

la musique PAR JACQUES LONCHAMPT

## BILAN DE LA BIENNALE

Il n'est pas facile de se faire une idée de l'évolution musicale à travers le monde, dont le Domaine musical ou des Festivals comme ceux de Donaueschingen, de Royan ou de Berlin ne retiennent que les œuvres et les individus les plus marquants.

Au début de l'automne, la Biennale de Paris (1), au contraire, présentait soixante et une partitions de vingt et un pays, ce qui constituait un panorama assez vaste et assez neuf, les musiciens sélectionnés ne pouvant avoir plus de trente-cinq ans.

Nous avons à l'époque souligné l'intérêt de cette manifestation, mais l'abondance de l'actualité musicale nous a interdit d'en dresser un bilan plus tôt.

Dans les treize pays auxquels quelque dix heures d'audition nous ont permis d'aborder, nous avons retrouvé un langage commun, à base d'atonalité, de sérialisme, avec une place prépondérante faite au matériau sonore, électronique ou non. Cependant, le caractère propre de chaque pays ne s'en affirmait pas moins assez souvent.

### Brésil-Espagne

Le Brésil présentait un visage dur et attachant avec Marlos Nobre, chez qui l'on reconnaît l'accent natif d'un Villa-Lobos, dans une musique brute où chante une terreur panique, une vie frénétique, une certaine force neuve, qui semblent à l'étroit dans le cadre instrumental.

Salvador Pueyo Pons (Espagne) pratique un atonalisme plus raffiné, où l'on retrouve le goût du « beau son » et un certain romantisme, fût-ce à travers le machinisme. Les très courtes pièces de Miguel-Angel Coria ont le même parfum poétique.

### Suisse-Yougoslavie

La sélection de la Suisse était, au contraire, fort décevante : le prix de la Biennale a dû sans doute couronner en Jürg Wyttenbach le bon élève sériel et sérieux, et Hans-Ulrich Lehmann n'a pas fait preuve de plus d'imagination. De quoi satisfaire les contempteurs du génie suisse, tel Orson Welles...

La Yougoslavie n'apportait guère non plus de satisfaction. P. Pergamo se réfère sans vigueur à Bartok, D. Bozic reste dans des

paysages très conventionnels ; seuls les *Croquis* d'Ivan Petric révélèrent une nature attachante.

### Allemagne-Pologne

La sélection allemande réhabilitait Roland Kayn, dont les *Inerziali* avaient été couverts à Donaueschingen par les rires des interprètes (2). Ses *Ondulations pour cinq groupes de sonorités* (dont une source électronique) font appel à une grosse artillerie, d'une magie souvent insolite et originale, ordonnée avec un sens très ferme du développement, de la continuité du discours. Au contraire, le *Canticum psalmi* (déjà ancien) de Dieter Schonbach, avec son côté pop'art mêlant sirènes et fuites d'eau à une belle psalmodie, est dénué d'intérêt.

La Pologne était comme toujours fort bien représentée avec les terribles *Canti instrumentali* d'Henryk Gorecki qui allient violence, précision et expression, opèrent une féroce transmutation instrumentale, les *Diphthongues* de W. Kilar, une sorte de panorama cinématographique de bruits, — et, à un moindre degré, le *Contra fitem* de Z. Rudzinski.

### Nouvelle-Zélande Scandinavie-Etats-Unis

Œuvre curieuse, *Aspect d'une parabole*, de A. Lockwood (Nouvelle-Zélande) entoure un texte allemand d'un tissu musical assez intense et harmonieux. Dans *Epi-taffio*, de A. Nordheim (Norvège), à travers un langage percutant, à la limite de l'électronique et des ultra-sons, le tempérament nordique garde ses droits, ce lyrisme mystérieux qui vient des profondeurs de la nature, avec un rien de déclamatoire.

La sélection suédoise faisait assez pâle figure, comme celle des Etats-Unis où seul Roger Reynolds mérite une mention honorable pour son *Prisme* et ses *Graffiti*, images un peu simplistes du monde moderne.

### Belgique-France

Une des œuvres les plus séduisantes de la Biennale était la *Chanson pour violoncelle seul* de Pierre Bartholomé (Belgique), un poème expressif et pittoresque évoquant tantôt les profondes méditations des classiques, tantôt les spectres sonores d'un Berlioz, tantôt les clowneries héroïques d'un Chaplin. *Sonance I* pour deux

pianos de Philippe Boesmans témoigne aussi de beaucoup de brio, de vitalité et de clarté intellectuelle, tandis que les *Ebauches* de Jacqueline Fontijn, malgré leur fraîcheur, restent un peu scolaires.

Enfin, la sélection de la France avait été particulièrement soignée. On peut regretter que le *Dernier Chant de Sapho*, de Bruno Gillet, se perde un peu mollement dans les dédales du poème de Leopardi, alors que le début, avec son atmosphère précieuse, un peu étouffée, était d'une belle qualité.

Les *Architectures colorées* de Jean-Pierre Guézec, très admirées au Domaine musical, sont d'une matière moins rare ou moins élaborée et tirent parfois sur le bazar.

Les *Tre occasioni*, de Girolamo Arrigo, fort bien écrites, sont un peu à l'étroit dans la déclamation sérieuse en dents de scie, comme les *Paraboles* de Paul Mefano, qui témoignent cependant d'une nature bouillante et sauvage, prodiguée avec une opulence quasi-orientale « sous l'œil des Barbares ».

Aussi frappant dans un tout autre genre, *Yasmina*, d'Ahmed Essyad, monodrame pour baryton (Jacques Herbillon) et cordes, raconte dans un style assez surréaliste, avec une déclamation rythmée et étirée par d'étranges distorsions, l'histoire de la petite Yasmina « qui n'a pas voulu mourir et qui est morte l'autre jour avenue Franklin-Roosevelt ». C'est fait avec des moyens pauvres, mais singulièrement percutant et qui serrent le cœur, un peu comme certains tableaux naïfs.

L'œuvre la plus remarquable de cette Biennale était les *Diaphonies* de Gilbert Amy, qui, entendues loin du charivari des Champs-Élysées (3), m'ont paru beaucoup plus originales dans leur discours nerveux et ramassé, plein de saveur, où un fort courant passe, où une sorte d'aimant assemble et vivifie toute cette li-maille de timbres étonnamment purs.

Il est dommage que cette exposition de musique, presque unique en son genre et d'un vif intérêt, n'ait pas attiré davantage les mélomanes parisiens.

(1) Voir le Monde du 30 octobre.

(2) Voir le Monde du 28 octobre.

(3) Voir le Monde du 4 février.